FRANÇOIS VALLAT*

Les compléments phonétiques ou graphiques en élamite achéménide

Certains substantifs et quelques formes verbales des tablettes de Persépolis publiées par G. G. Cameron[1] et R. T. Hallock[2] ne se plient pas aux schémas connus de la grammaire élamite. Il s'agit en particulier de noms de mois empruntés au vieux-perse comme ^{d}*Ha-na-ma-kaš*[3], ^{d}*Sa-mi-maš*[4] ou ^{d}*Tu-ir-ma-ráš*[5] qui peuvent présenter des formes ^{d}*Ha-na-ma-kaš-iš*[6] (var. ^{d}*An-na-ma-kaš-iš*[7]), ^{d}*Sa-mi-maš-iš*[8] ou ^{d}*Tu-ir-ma-raš-iš*[9]. Ce «suffixe» *-iš* a été compris de différentes manières. Dans leur récent dictionnaire[10], W. Hinz et H. Koch considèrent cette graphie, tantôt comme une: «ungewöhnliche Schreibung mit überschüssigem -iš»[11], tantôt comme une «Schreiberlaune»[12] ou encore une «Ausnahmeschreibung»[13] et ils renvoient à N. Sims-Williams[14] qui précise, après avoir constaté le phénomène pour les trois noms de mois précédents:

One may compare the writing of the El. word ha-du-kaš-da as ha-du-kaš-iš-da (PF 1761 and 1762 both seal 6/year 23), from which i

---

* CNRS, Paris.

[1] *Persepolis Treasury Tablets*, OIP LXV, 1948 (= *PT*).

[2] *Persepolis Fortification Tablets*, OIP XCII, 1969 (= *PF*). R.T. Hallock a également publié une trentaine de tablettes dans les *Cahiers de la DAFI* 8 (1978) 109–136. Il a en outre étudié environ 2500 tablettes avant sa mort qui sont mentionnées dans *ElW* sous le sigle *Fort.*

[3] *PF*, p. 689–690.

[4] *PF*, p. 750.

[5] *PF*, p. 764.

[6] *PF* 1032: 8 f.; 1742: 5 f.

[7] *PF* 1761: 9 f.

[8] *PF* 1741: 5 f.; 1762: 9 f.; 1032: 9 f.

[9] *PF* 1729: 5 f.

[10] *Elamisches Wörterbuch*, Archäologische Mitteilungen aus Iran, Ergänzungsband 17 (in 2 Teilen), 1987, (= *ElW*).

[11] *ElW* 350 *s.v.* d. *tu-ir-ma-ráš.*

[12] *ElW* 61 *s.v.* d. *an-na-ma-kaš-iš.*

[13] *ElW* 882 *s.v.* d. *mar-ir-qa-šá-na-iš.*

[14] *IIJ* 20 (1978) 97.

becomes clear that we are dealing with a merely graphic device, peculiar perhaps to a single scribe.

Or, *ha du-kaš-iš-da*[15] n'est pas la seule forme verbale à présenter cette particularité. Ainsi *pa-ráš-iš-da*[16] alterne avec l'habituel *pa-ráš-da*. Et ce *-iš-* n'est pas la seule syllabe « supplémentaire ». On trouve aussi *-ir-* dans l'expression *na-sir-ir-na* qui apparaît parfois au lieu de *na-sir-na*[17] ou dans le nom du 8e mois ^{d}*mar-ka*$_4$*-ša-na-iš* dont une graphie ^{d}*mar-ir-ka*$_4$*-ša-na-iš*[18] est attestée une seule fois. Enfin le signe *-en* peut suivre le signe *d/tin* dans *ha-tin*^{en}[19].

Ces syllabes « supplémentaires » pourraient être considérées comme des compléments phonétiques identiques à ceux utilisés, de temps à autre, par les scribes susiens du IIe millénaire ou par ceux d'Anšan. Cette pratique héritée de la Mésopotamie est, en effet, attestée par au moins un texte de Tell-i Malyân[20] où le nom propre Kidin-naku est écrit ^{m}Ki-din^{en}-na-ku. A Suse, l'emploi de compléments phonétiques peut être illustré par les différentes graphies du *sukkalmah* Tan-Uli ou par le mot d'origine élamite qui désigne, dans les textes accadiens, le « président de la cour [de justice] » selon l'interpétation de L. De Meyer[21]. En effet, *Tan-Uli* peut être orthographié *Tan*^{an}*-ni-ú-li* ou *Tan*^{an}*-ni-li*, parmi d'autres graphies plus courantes[22]. La lecture *Tan-*^{d}*ú-li* doit cependant être préférée à *Tan*^{an}*-u-li*: la divinité ^{d}Uli est bien attestée dans l'onomastique élamite. Quant à *tepir*, il peut apparaître sous la forme *te-pir*^{ir}[23].

Il convient donc de transcrire ^{d}*Ha-na-ma-kaš*^{iš}, ^{d}*Sa-mi-maš*^{iš} ou ^{d}*Tu-ir-ma-ráš*^{iš}, du-kaš^{iš}-da (sub *hadu*) *pa-ráš*^{iš}*-da, na-zir*^{ir}*-na* ou ^{d}*Mar*^{ir}*-ka*$_4$*-ša-na-iš*.

---

15 *PF* 1761: 8; 1762: 8; *ElW* 352 *s.v. du-kaš-iš-da*.

16 *PF* 1878: 9; PFa 16: 6-7; *Fort.* 5550: 6-7; 5813: 8; 7875: 5-6; 5812: 13.

17 *Fort.* 1696: 3,5.

18 *Fort.* 2529: 6.

19 *Fort.* 1904: 5-6. A propos de ce mot, W. Hinz et H. Koch dans *ElW* 648 précisent: « Die Schreibung mit hinzufügtem -en bei ha-tin deutet auf die Aussprache ten des Zeichen tin ».

20 M.W. Stolper: *Texts from Tall-i Malyan I, Elamite Administrative Texts (1972-1974)*, Occasional Publications or the Babylonian Fund 6, Philadelphia 1984, N° 76, ligne 3.

21 Les structures politiques en Susiane à l'époque des sukkalmah, *Les pouvoirs locaux en Mésopotamie et dans les régions adjacentes*, (Bruxelles 1982) 97. V. Scheil (*RA* 22 (1925) 149) avait proposé de traduire *tep(p)pir* par « scribe ». Il a cependant amélioré sa traduction dans *MDP* XXIII (1932) 183 en précisant: « dignitaire supérieur aux juges ordinnaires ». Il est partiellement suivi par W. Hinz et H. Koch dans *ElW* 312 et 318 qui proposent: « Schreiber, Sekretär, Kanzler » en notant que F.W. König (*EKI* p. 31) avait déjà suggéré « Richter ».

22 R. Zadok, *The Elamite Onomasticon*, Supplemento n. 40 agli Annali, Vol. 44 (1984), fasc. 3, p. 43.

23 *MDP* XXIII (1932) N° 320, 321-322.

Il semble que ces compléments phonétiques ou graphiques soient uti lisés dans trois cas particuliers.

Tout d'abord, ils facilitent le choix de la valeur d'un signe polypho nique. Ainsi, pour *ráš*^{iš}, le *iš* indique la valeur *ráš* du signe qui a, par ail leurs, une valeur *tuk* bien attestée. Cette valeur ráš du signe ráš/tuk pour rait également être indiquée par un complément phonétique préposé com me dans *par-*^{r}*ráš-tá* (*Fort.* 2535: 8) au lieu de l'habituel *pa-ráš-tá*. D même, le *iš* de *kaš*^{iš} pourrait indiquer le choix de *kaš* plutôt que KAS KAL encore que ce dernier signe soit généralement précédé du détermina tif AŠ et suivi du MEŠ indiquant l'emploi idéographique du signe.

Ensuite, il peut indiquer la couleur de la voyelle médiane car, dans l plupart des cas, ces compléments suivent une syllabe fermée du typ CVC[24]. Ce pourrait être le cas de *mar*^{ir}*-ka*$_4$*-šá-na-iš* (*Fort.* 2529: 6) puis qu'une écriture syllabique *mir-ir-ka*$_4$*-šá-na* est documentée par *Fort* 7093: 8/9[25].

Enfin, il peut permettre d'éviter la confusion entre deux signes d'ur graphisme proche. Il est parfois, en effet, difficile de distinguer le signe *din* du signe *kur*[26]. De même, le signe *maš* peut être relativement facile ment confondu avec le signe *par* et même le signe *me*.

L'existence de compléments phonétiques ou graphiques en élamite achéménide permettrait de résoudre l'énigme posée par le nom d'un res ponsable important de l'économie persépolitaine qui s'écrit de différentes manières et dont l'analyse a déjà fait couler beaucoup d'encre sans qu'une interprétation n'ait fait l'unanimité.

En publiant ses *Persepolis Treasury Tablets* en 1948, G.G. Cameron a remarqué que le nom d'un trésorier pouvait s'écrire *Ra-tin-in-da, Ra-tin-da* ou *Ra-te-in-da* mais il réfutait d'emblée[27] que le nom *U-ra-tin-da, U-ra-te-en-da* et *Ru-ma-te-in-da*[28] puisse représenter le même

---

24 Cf. H.H. Paper, *The Phonology and Morphology of Royal Achaemenid Elamite* (Ann Arbor 1955), 4 ff.

25 Ces différentes graphies ont conduit M.-J. Steve, dans son *Syllabaire Elamite* (à paraître), d'attribuer des valeurs différentes de celles attestées en Mésopotamie, avec l'indice e pour indiquer un emploi exclusivement élamite. Je le remercie vivement d'avoir bien voulu mettre à ma disposition ce volume en voie d'achèvement.

26 Cf. les syllabaires de R.T. Hallock, *PF* p. 83-86 et de G.G. Cameron, *PT* p. 74-78. On peut noter que V. Scheil (*MDP* IX (1900) 2) a souligné la confusion possible entre *kur* et *tin* dans les textes économiques néo-élamites.

27 *PT* p. 161-162.

28 *PT* p. 86-87 où l'auteur écrit que ces différentes graphies représentent « at least two, and perhaps three, individuals bearing the same name ».

personnage. Mais R.T. Hallock[29] considère que «Uratinda might be identified with Ratininda the Treasurer» et précise[30] «There can be no doubt that we have two forms of the same name; the writing of the name was standardized in two different ways by two different groups of scribes» et dans son *Persepolis Fortification Tablets* les différentes graphies sont regroupées sous l'anthroponyme *Ratininda*[31]. C'est cette dernière forme qui est analysée aussi bien par I. Gershevitch[32] que par M. Mayrhofer[33]. Et si W. Hinz[34] considère également que toutes ces formes représentent un seul et même nom, pour lui, il ne s'agit pas de *Ratininda* mais de *Ratenda* car il pense que l'ensemble *tin–in* est à lire *ten*: «Das elamische Zeichen *tin* wurde in achämenidischer Zeit *ten* gesprochen, ...»[35] et «die Schreibung mit hinzufügen –en bei ha–tin deutet auf die Aussprache ten des Zeichen tin»[36] comme pourrait le laisser supposer les graphies *U–ra–te–en–da, Ru–ma–te–in–da* ou *Ra–te–in–da*[37]. Or, si le scribe avait voulu donner un valeur *ten* au signe *tin*, il aurait utilisé *en* (bien attesté à cette époque) au lieu de *in*, comme dans *ha–tin*^{m}. Il est plus vraisemblabe que *in* est utilisé pour éviter une confusion du signe *tin* avec le signe *kur* par exemple.

Il convient donc de considérer ces «syllabes supplémentaires» comme des compléments phonétique ou graphiques, préposés ou, plus souvent, postposés. Il faut cependant noter qu'ils sont relativement rares[38] dans la documentation achéménide et qu'ils pourraient être la marque d'un certain provincialisme.

---

[29] New Light from Persepolis, *JNES* IX (1950) 246, n. 38.

[30] A New Look at the Persepolis Treasury Tablets, *JNES* XIX (1960) 90–91.

[31] *PF*, p. 748.

[32] Amber at Persepolis in *Studia Classica et Orientalia Antonio Pagliaro oblata II* (Roma 1969), pp. 227–228.

[33] *Onomastica Persepolitana* (Wien 1973), p. 225.

[34] *Neue Wege im Altpersischen*, Göttinger Orientforschung III/1 (Wiesbaden 1973), p. 62; *Altiranische Sprachgut der Nebenüberlieferungen*, Göttinger Orientforschung III/3 (Wiesbaden 1975), pp. 269–270.

[35] W. Hinz *op. cit.*, 1975: 270.

[36] *ElW* 648 sub ha–tin, Fort. 2529: 5–6.

[37] *PF*, p. 748 s.v. Ratininda.

[38] Cependant, l'attribution à un seul scribe de l'emploi de ces compléments comme le faisait N. Sims–Williams (*IIJ* 20 (1978) 97) doit être aujourd'hui abandonnée. Tout d'abord, le nombre d'attestations de ces compléments est plus important qu'il le pensait. Ensuite, au moins sept (et non deux) cylindres leur sont associés dont ceux de Phranaces et d'Iršena. Mais comme ces cylindres ne sont pas forcément utilisés par leurs propriétaires mais peuvent être employés par leurs subordonnés (cf. R.T. Hallock, The Use of Seals on the Persepolis Fortification Tablets, *Seals and Sealing in the Ancient Near East* (Malibu 1977) 127–133), l'argument ne tient plus.

MARCEL GASSAN*

Hurpatila, roi d'Elammat

Cette étude a pour but de montrer que, contrairement à l'opinion communément admise, Hurpatila n'est probablement pas un souverain élamite et que le pays d'Elam(m)at doit être distingué de l'Elam.

Hurpatila, roi d'Elammat (^{m}*Hu–ur–pá–ti–la šàr* ^{KUR}*E–lam–mat*) figure sous cette forme à trois reprises dans la *Chronique P*[1] et dans ce texte seulement. Il y est opposé à Kurigalzu et les assyriologues se sont demandé à quel souverain cassite de ce nom il s'était ainsi opposé.

Pour la plupart, ils se sont prononcés en faveur de Kurigalzu II: G. Hüsing[2] fait de Hurpatila un caspien et le situe avant 1290, début, selon lui, du règne de Igi–halki; W. Hinz[3] fait référence à Kurigalzu II (1345–1324) et à Hurpatila, un roi élamite, peut-être d'origine hurrite, origine sur laquelle il reviendra dans son dictionnaire[4] où il considère son nom comme élamite; A.T. Olmstead[5] place le règne de Kurigalzu «le Jeune» de 1344 à 1321; F.W. König fait de Hurpatila un subaréen qui aurait régné vers 1341[6], ou vers 1330[7]; P. Amiet[8] situe Hurpatila aux alentours de 1330; J.A. Brinkman[9] relate les exploits du roi Kurigalzu II de la *Chronique P*, qui a régné de 1332 à 1308. Il exclut que Hur-

---

* ER 317 du CNRS, Paris.

[1] Cf. A.K. Grayson, *Assyrian and Babylonian Chronicles, Texts from Cuneiform Sources*, V (1975), 174–175.

[2] Cf. *Die einheimischen Quellen zur Geschichte Elams* (1916) 19.

[3] Cf. *RLA* IV (1957–1971) 505, ainsi que *Das Reich Elam* (1964) 92.

[4] Cf. H. Koch et W. Hinz, *ElW* (1987) 722.

[5] Cf. *History of Assyria*, 3ème édition (1968).

[6] Cf. *RLA* II (1938) 331.

[7] Cf. *Die elamischen Königsinschriften* (1965) 7.

[8] Cf. *Elam* (1966) 580.

[9] Cf. *Materials and Studies for Kassite History* (1976) 207.

patila ait régné sur Babylone, comme l'avait fait avant lui F. R. Kraus[10]. Quant à G. G. Cameron[11] il parle d'un Kurigalzu III qui aurait régné de 1334 à 1320 et défait Hurpatila, roi d'Elam.

Mais il est à noter que plusieurs assyriologues ont émis des réserves sur l'attribution à Kurigalzu II d'un certain nombre de faits et lui préfèrent Kurigalzu I dont les dates de règne sont mal connues, mais qui aurait pu occuper le trône de Babylone une cinquantaine d'années avant son cadet. C'est le cas de: M. S. Drower[12] qui attire l'attention sur la difficulté de déterminer dans les inscriptions de Kurigalzu s'il s'agit du premier roi de ce nom ou du second; E. Carter et M. W. Stolper[13] n'excluent pas la possibilité de faire remonter tout ou partie des événements attribués à Kurigalzu II, à son aîné Kurigalzu I.

Certains auteurs par ailleurs ont douté que ce soit sur l'Elam que ce Hurpatila ait régné. Citons: R. Labat[14], A. K. Grayson[15], M. Gassan[16], F. Vallat[17] et M.-J. Steve[18].

D'autres enfin émettent des réserves sur la fiabilité des informations fournies par la *Chronique P*. C'est le cas en particulier de M. B. Rowton[19] et de J. van Dijk[20]. Il est bien certain en effet qu'elle est sujette à caution et qu'il est possible d'y relever un certain nombre d'anomalies ou même d'erreurs.

Si l'on retient qu'il s'agit de Kurigalzu II (1332–1308), la chronique apparaît cohérente. Le roi cassite babylonien après ses démêlés avec Hurpatila et l'Elammat, se retourne ensuite contre Adad–Narari (1327–1318), roi d'Assyrie qu'il bat à Sugaga sur le Tigre. La chronique passe ensuite

10 Cf. *JCS* 3 (1951) 12.

11 Cf. *History of Early Iran* (1936) 96.

12 Cf. *Cambridge Ancient History* II/1, 3ème édition (1973) 465.

13 Cf. *Elam, Surveys of Politcal History and Archaeology* (1984) 84, n. 261.

14 Cf. *Cambridge Ancient History* II/2, 3ème édition (1975) 381 et n. 8.

15 Cf. *Assyrian and Babylonian Chronicles, Texts from Cuneiform Sources*, V (1975) 174–175.

16 Cf. *Fragmenta Historiae Elamicae, Mélanges offerts à M.-J. Steve* (1986)) 189, n. 18.

17 Cf. Légendes élamites de fragments de statues d'Untash–Napirisha et Tchogha–Zanbil, *Iranica Antiqua* (à paraître). Nous remercions F. Vallat d'avoir bien voulu mettre à notre disposition le manuscrit de son article.

18 Cf. *La dynastie des Igihalkides: nouvelles interprétations* (à paraître). Nous remercions M.-J. Steve et F. Vallat d'avoir bien voulu mettre à notre disposition le manuscrit de leur article.

19 Cf. Comparative Chronology at the Time of Dynastie XIX', *JNES* 19 (1960) 20–21.

20 Cf. Die dynastischen Heiraten zwischen Kassiten und Elamern: eine verhängnisvolle Politik, *Orientalia* 55 (1986) 164–165.

aux aventures militaires de Nazimaruttaš (1307–1282), le successeur de Kurigalzu II[21].

Cette hypothèse est satisfaisante à ceci près que le nom d'Adad–Narari I qui a régné de 1305 à 1274, doit être remplacé par celui d'Enlil–nirari qui a régné de 1327 à 1318 et qui est, lui, contemporain de Kurigalzu II. Ceci est tout à fait possible puisque la *Chronique* 21: *Histoire synchronique*[22] relatant les mêmes faits, ne commet pas cette confusion.

Un autre inconvénient est que dans la *Chronique P* (III, 19) il est dit que Kurigalzu, avant d'obtenir le succès que l'on sait contre l'Elammat, part à la conquête de l'Elam: *a-na* ^{KUR}*Elámti*^{KI} *a-na ka-[ša]-du illik*^{ik}*-ma*. Faut-il voir là une erreur du scribe dans l'orthographe d'Elammat ou bien plutôt comprendre la phrase: en direction de l'Elam, (Kurigalzu) partit en conquête? La *Chronique* 21 ne reprend pas cet épisode et ne nous est là d'aucun secours.

Il faut noter toutefois qu'aucune de ces deux chroniques ne fait ensuite allusion à une campagne militaire en Elam et qu'elles enchaînent directement sur la campagne contre l'Assyrie.

Il serait d'ailleurs tout à fait invraisemblable que Kurigalzu II ait pu remporter un succès militaire majeur sur l'Elam alors que régnait à Suse ou à Tchogha–Zanbil le puissant roi Untaš–Napiriša (de 1340 à 1300 approximativement[23]).

L'époque était plutôt à une politique de coexistence ou même d'alliance entre l'Elam et la Babylonie puisque Untaš–Napiriša a épousé la fille de Burnaburiaš II (1359–1333), comme l'avait fait avant lui Pahir–iššan avec la fille (ou la soeur) de Kurigalzu I et comme le fera plus tard Šutruk–Nahhunte avec la fille aînée du roi cassite Melišihu, pour ne citer que les mieux connues de ces alliances[24].

Cette coexistence ne va d'ailleurs pas sans accrocs. Alternativement Babyloniens et Elamites les deux grands rivaux poussent des pointes en direction de l'autre et dans l'intervalle se tiennent sur leurs gardes. Un texte d'Untaš–Napiriša en babylonien[25] le montre bien. Il y est dit que le roi élamite s'est emparé de l'effigie du dieu personnel d'un cassite dont le

21 Nous utilisons comme référence la chronologie de J. A. Brinkman publiée en 1977 dans: A. L. Oppenheim, *Ancient Mesopotamia, Revised Edition completed by Erica Reiner*, 335–338.

22 Cf. A. K. Grayson, *ABC* (1975), 18'–19'.

23 Cf. M.-J. Steve et F. Vallat, *La dynastie des Igihalkides: nouvelles interprétations* (à paraître).

24 Cf. J. van Dijk, Die dynastischen Heiraten zwischen Kassiten und Elamern: eine verhängnisvolle Politik, *Or* 55 (1986) 164.

25 V. Scheil, *MDP* 10 (1908) p. 85–86.

nom est en partie cassé et qu'il la ramène dans le *siyan-kuk*. V. Scheil et G.G. Cameron y voient [Kaštil]iaš (1232–1225). Nous y verrions volontiers [Burnabur]iaš (1359–1333) dont le règne est partiellement contemporain de celui d'Untaš-Napiriša (vers 1340–1300). Cette restitution (ligne 3) est d'autant plus plausible qu'elle entraîne (ligne 2) la restitution de *EŠŠANA šu-ši ù*[26], de telle sorte que ce texte cesserait d'être une exception, car il est à ce jour la seule inscription où le roi Untaš-Napiriša est dit seulement roi d'Anšan et point de Suse.

En sens inverse, l'expédition de Kurigalzu II (1332–1308) en direction de l'Elam et qui se limite à la soumission de Hurpatila roi d'Elammat pourrait être symétrique de la précédente. La situation se dégradera sérieusement plus tard avec le roi Kidin-Hutran III (vers 1240–1210)[27] qui s'attaquera successivement aux rois Enlil-nadin-šumi (1224) et Adad-šuma-iddina (1222–1217), avant même les terribles guerres menées par les Šutrukides contre les Babyloniens.

Si l'on veut voir en revanche l'annonce d'une conquête de l'Elam par Kurigalzu dans la ligne III, 13 de la *Chronique P*, il faut reporter sur Kurigalzu I ce haut fait et donc remonter d'un demi-siècle dans le temps ces événements et l'âge de Hurpatila.

Le premier quart du quatorzième siècle paraît en effet beaucoup plus apte à les recevoir. C'est une période de faiblesse du royaume élamite[28]. Plusieur textes en témoignent et en particulier le fragment de statuette inscrite[29] sur lequel Kurigalzu le roi des peuples abat Suse et l'Elam et ruine Marhaši qu'il convient de situer au-delà du détroit d'Ormuz[30]. C'est de cette période troublée que renaîtra bientôt la puissance élamite avec l'apparition de la dynastie des Igihalkides.

Cette hypothèse selon laquelle il pourrait s'agir de Kurigalzu I, outre qu'elle rendrait incohérent le texte de la *Chronique P*, entraînerait des difficultés d'ordre chronologique et généalogique telles qu'il serait très difficile de les surmonter.

[26] F. Vallat m'informe que P. de Miroschedji, au colloque de Cirey en 1985, est arrivé à la même conclusion.

[27] Voir au sujet de ce roi l'article à paraître de M.-J. Steve et F. Vallat, *La dynastie des Igihalkides: nouvelles interprétations.*

[28] Cf. M. Drower *CAH* II/1, 3ème édition (1973) 466.

[29] V. Scheil, *MDP* 28 (1939) 9 (= RA 26 (1929) 7).

[30] Voir au sujet de cette localisation l'article de F. Vallat, Eléments de géographie élamite, *Paléorient* 11/2 (1985) 52. P. Steinkeller dans «The Question of Marhaši: A Contribution to the Historical Geography of Iran in the Third Millenium B.C.», *ZA* Band 72/II (1982) situe Marhaši dans le Kerman, attribue l'invasion de l'Elam à Kurigalzu II et considère ce texte comme anachronique, alors qu'il est très certainement de Kurigalzu I et qu'il n'est pas surprenant de voir un souverain cassite s'exprimer avec d'anciennes formules traditionnelles.

Demandons-nous plutôt qui est Hurpatila et de quel domaine il était le roi. Son nom pourrait être hurrite selon R. Labat[31], mais H. Koch et W. Hinz[32] estiment que ce nom est composé de deux noms divins élamites, l'un masculin *Hurb*, l'autre féminin *Tila*, en faisant référence au traité de Naram-Sīn où figure *[d]Hu-ur-bi*. D'autre part, il paraît impossible de trouver une place à Hurpatila dans la chronologie de la dynastie des Igihalkides[33]. Il doit donc être situé soit avant dans le temps, soit plutôt à côté dans l'espace.

La *Chronique P* paraît à cet égard tout à fait significative. Alors que Kidin-Hutran (le 3ème du nom, celui qui s'est opposé, comme nous l'avons vu plus haut, aux rois cassites Enlil-nadin-šumi et Adad-šuma-iddina) est dit *šàr* ^{KUR}*Elamti*^{KI} (col. IV, 14), Hurpatila, chaque fois qu'il est suivi de son titre de roi, est 3 fois nommé *šàr* ^{KUR}*E-lam-mat*. Une telle observation avait déjà été faite par R. Labat[34] et par A.K. Grayson[35]. Ce toponyme ^{KUR}*E-lam-mat* se retrouve 5 fois dans la colonne III et il y est une sixième fois restitué. Il se distingue bien de ^{KUR}*Elam*-^{KI} avec lequel il est simultanément employé. Nous ne pensons pas, comme nous l'avons déjà dit plus haut, qu'il puisse s'agir de deux variantes orthographiques du même nom. Dans le récit, Hurpatila, roi d'Elammat (III, 10), provoque Kurigalzu qui, partant en conquête vers l'Elam (III, 13), bat Hurpatila, roi d'Elammat (III, 14) à Dur-Šulgi. Kurigalzu se saisit du roi d'Elammat (III, 16). L'Elammat (III, 16) défait, Hurpatila, roi d'Elammat (III, 17) reconnaît la suzeraineté de Kurigalzu et lui apporte le tribut de l'Elammat (III, 19).

Ainsi donc ce royaume d'Elammat se trouvait-il sur le chemin qui conduisait l'armée babylonienne vers l'Elam. L'affrontement militaire entre les deux souverains eut lieu à Dur-^{d}Šulgi, sans doute fondé par le roi Šulgi de la 3ème dynastie d'Ur et probablement situé dans le royaume d'Elammat. Mais le nom de cette ville n'est pas attesté ailleurs que dans la *Chronique P*, si ce n'est dans une tablette économique[36] qui n'apporte pas de précision géographique, mais qui a été trouvée à Suse.

[31] Cf. *CAH* II/2, 3ème édition (1975) 382.

[32] Cf. *ELW* (1987) 722.

[33] Cf. J. van Dijk, Die dynastischen Heiraten zwischen Kassiten und Elamern: eine verhängnisvolle Politik, *Or* 55 (1986) 164–165.

[34] Cf. *CAH* II/2, 3ème édition (1975) 381 n. 8.

[35] Cf. *ABC* (1975) 174–175.

[36] V. Scheil, *MDP* 10 (1908) 79: 5.

Qu'est-il donc advenu par la suite de ce royaume d'Elammat? On ne dispose en vérité que de bien peu de documents pour le savoir.

Dans les 3 textes dits « de Kedorlaomer » publiés par A. Jeremias [37], il est question de Kutir-Nahhunte (écrit sous une forme assez particulière), d'Elamites et d'Elammat. Elammat est écrit 3 fois *E-lam-mat* dans Sp. III, 2, revers 1; Sp. 158 + Sp. II, 962, face 3 et revers 36 et il est écrit 2 fois ^{māt}*E-la-mat* dans Sp. II, 987, 6 et 15. Nulle part dans ces textes l'Elam n'est écrit *NIM*. Même s'il est vrai que nous sommes en présence d'un texte tardif relatant des faits anciens, on ne peut guère douter que l'auteur ait voulu désigner ici l'Elam.

L'habitude, pour l'époque néo-babylonienne, est à ce point prise d'accepter pour l'Elam l'orthographe Elam(m)at que R. Zadok dans *RGTC* 8 fait entrer toutes les graphies sous la seule rubrique «Elammat».

Mais on trouve aussi dans le texte K 2632 des inscriptions d'Assurbanipal publiées par T. Bauer [38], colonne III au verso, alternativement la mention ^{māt}*E-lam-at* (lignes 1 et 6) et la mention ^{māt}*Elamti*^{ki} (ligne 4 = l'Elam) ou bien *E-la-mu-ú* (ligne 8 = l'Elamite), dans une symétrie parfaite qui ne semble pouvoir s'expliquer que si l'on admet que l'Elamat et l'Elam sont deux entités géographiques différentes contre lesquelles le roi Assurbanipal a dû simultanément lutter.

On peut encore signaler la présence du toponyme ^{māt}*E-lam-mat*^{ki} dans un contrat néo-babylonien publié par F. Delitzsch [39].

Plus intéressante est la présence d'Elammat dans l'inscription trilingue de Darius à Behistun. La graphie ^{KUR}*E-lam-mat* n'y apparaît qu'à une seule occasion aux lignes 41 et 42 des paragraphes 22-23 de la version babylonienne [40], mais en 4 places, concomitamment avec ^{KUR}*NIM.MA*^{KI}, sans attirer l'attention de la traductrice. Il est vrai que la version vieux-perse du texte ne se départit pas du terme *u-v-ǰ-i-y* qui signifie Susiane et que la version élamite n'utilise que le seul vocable ^{m}*Ha(l)-tam$_5$-tup/tip* qui désigne la collectivité des Elamites, c'est-à-dire le pays élamite.

La version babylonienne est, semble-t-il, plus subtile. Darius y dit ceci: « Ensuite il y eut un certain homme, du nom de Martiya, le fils de Šinšakriš, vivant dans la ville de Kugunakka en Perse. Il surgit en Elammat en disant mensongèrement au peuple d'Elammat, « Je suis Immanešu,

[37] *Mitteilungen der Vorderasiatischen-Ägyptischen Gesellschaft* 21 (1916) 69-97.

[38] *Das Inschriftenwerk Assurbanipals* (1933) 75.

[39] *Vorderasiatische Schriftdenkmäler der königlichen Museum zu Berlin*, Heft IV *Neubabylonische Kontrakte* (1907) 126: r. 4.

[40] E. von Voigtlander, *The Bisitun Inscription of Darius the Great, Babylonian Version* (1978) 22-23.

roi d'Elam ». Dès que je fus à proximité de l'Elammat, les Elammatéens furent effrayés par moi. Alors ils arrêtèrent ce Martiya qui était leur chef et le tuèrent de leur propre décision ». Cette version est plus précise et plus claire que les deux autres. Elle rend crédible l'imposture auprès des Elammatéens de ce Martiya qui veut se faire passer pour Immanešu le roi des Elamites.

La distinction ici des uns et des autres, les Elamites et les Elammatéens, donne corps à l'hypothèse selon laquelle le pays d'Elammat aurait été une entité géographique, peut-être intermittente, sans doute modeste, mais réelle, à quelque distance de la Susiane, probablement au nord-ouest de celle-ci, qui prend parfois une importance stratégique dans l'opposition séculaire des deux grands empires rivaux que sont l'Elam et la Babylonie et dont Hurpatila au 14ème siècle a été le seul roi qui nous ait laissé son nom.

Il est certain que cette étude aurait besoin d'être confortée par des attestations nouvelles et pas seulement de source babylonienne. Elle ne vise qu'à attirer l'attention sur l'existence vraisemblable au deuxième et au premier millénaire du petit royaume d'Elammat et sur l'un de ses rois, le téméraire Hurpatila.

RECENSIONI

Françoise Grillot–Susini, avec la collaboration de Claude Roche, *Éléments de Grammaire Élamite*, Études Élamites, Editions Recherche sur les Civilisations, Paris 1987 (paru en 1988), 80 pp.

Cette grammaire élamite est divisée en deux parties, une étude l'absence totale de notes et de références, (même les exemples utilisés pour l'explication grammaticale ne bénéficient pas de renvois!) de sorte qu'il est impossible de déterminer ce qui est dû à la recherche personnelle de l'auteur de ce qui appartient à la science élamite depuis longtemps. En outre, cette curieuse présentation ne permet pas de détecter d'éventuelles divergences ou de vraisemblables différences avec d'autres spécialistes. Or, l'étude de la langue élamite est encore sujette à des interprétations qui sont loin de faire l'unanimité. Enfin, cette carence n'est compensée ni par un historique, ni par un index, ni par une bibliographie exhaustive. La trentaine de titres énumérés ne font aucune place aux G.G. Cameron, V. Scheil, G. Hüsing, J. Friedrich... pour ne citer qu'eux! Cette présentation laisse supposer que l'étude de la langue élamite ne pose plus de problèmes, ce qui est loin de la réalité.

Un autre point gênant, dû probablement à une confusion entre grammaire historique et grammaire descriptive, est la terminologie. Ainsi, le chapitre 13 consacré au verbe (pp. 31–38) utilise des expressions telles que «conjugaison verbale» ou «conjugaisons nominales». Il eut mieux valu parler, dans le premier cas de conjugaison et dans le second de flexions. Mais en réalité, à l'époque méso–élamite, il s'agit de simples conjugaisons dont les formes sont composées d'un radical (*hutta–*) et de suffixes de l'accompli (*–k.ki, –k.ti, –k.ri* pour les trois personnes du singulier et *– k.pi* pour la 3ème personne du pluriel). De même pour l'inaccompli, on a un radical *hutta–* suivi des suffixes *–n.ki, –n.ti, –n.ri* et *–n.pi.* (Encore aurait–il fallu expliquer les termes *locutif, allocutif* et *délocutif* empruntés à E. Reiner. Ces termes commodes pour les suffixes nominaux pourraient utilement, dans le cas de conjugaisons, être remplacés par les 1ère, 2ème et 3ème personnes). Cette terminologie permettrait d'éviter, dans la deuxième partie, les «transpositions» qu'il est particulièrement difficile de suivre et qui ne remplacent pas une véritable analyse.

A propos des verbes, on peut encore remarquer que toutes les formes verbales élamites ne se plient pas au schéma harmonieux présenté ici. Ainsi, *kupakit, šinnukit, huttukit, huttiuut, huttutta, huttinunhuppa*, etc. ne trouvent place dans aucune des 4 conjugaisons.

D'autres remarques plus précises s'imposent. Les deux premiers «chapitres» (Graphie et Phonétique) sont si succincts que des éléments spécifiques à l'élamite ne sont même pas mentionnés. Il s'agit, en particulier, des graphies rompues ou des syllabes CVC (Consonne–Voyelle–Consonne) dont la voyelle est incolore en élamite, des syncopes de syllabes (*pa–iš pour pa–ri–iš*), etc. Pour la graphie et la phonétique, il faudra toujours se reporter aux travaux de H.H. Paper et d'E. Reiner.

Dans le chapitre consacré à la morphologie, on peut s'étonner que des mots dont l'origine accadienne a été démontrée par l'auteur (*Akkadica* 27 (1982) 5–15) comme *tur* et *sahri* sont utilisés pour illustrer des phénomènes élamites (p. 15 ainsi que p. 10: *zalmi!*).

Dans les paragraphes consacrés aux pronoms, il est difficile d'admettre que les adjectifs démonstratifs ou possessifs n'existent pas en élamite. Écrire: «*Employés en suffixation, les pro-*

noms personnels ont une valeur d'adjectif possessif» est simplement jouer sur le mots. Ici encore, la grammaire historique se confond avec la grammaire descriptive. Par contre, on est étonné de l'absence des pronoms réflechis.

Dans l'étude de textes, on peut également relever quelques erreurs. Ainsi, les lignes 2–3 du texte n° 6 (p. 55) ne sont pas à comprendre: *Kutir–Nahhunte a fait des statues en briques cuites et il (y)* (sic!) *a déclaré: «là, j'ai construit un temple d'Inšušinak», mais il ne (l')a pas construit*, mais plutôt: *Kutir–Nahhunte a fait des statues en briques cuites et a déclaré: là, je construirai le temple d'Inšušinak*», *et il ne l'a pas construit*. *Ku–si–in–ki* est une forme inaccomplie. Le roi avait l'intention de construire le temple en question mais il n'a pas eu le temps de réaliser son projet, probablement parce qu'il est mort prématurément. (Cette forme *kušinki* est d'ailleurs traduite par un présent p. 44, 16.1 où le «(y)» ne figure pas.)

On est surpris également dans les traductions des n° 8 p. 59 et n° 9 p. 61 que la distinction solidement établie entre Suse et Susiane ne semble plus retenue.

L'interprétation de *am–tum*$_4$. MEŠ à la ligne 2 du texte n° 2 p. 63, qui serait un emprunt a l'accadien *amtu* servante n'est pas convaincante. La valeur NIM attribuée par W. Hinz et H. Koch dans leur récent *Elamisches Wörterbuch* (p. 1000) au signe *tum*$_4$ est plus vraisemblable. Dans ce même texte on peut relever la confusion entre les verbes *du–* «recevoir» et *huma–* «prendre»; *du–uh* signifie donc «j'ai reçu».

Pour les textes achéménides, la confusion du système de translitération classique en assyriologie avec celui préconisé par R.T. Hallock est souvent gênante.

En résumé, cette étude comprend très peu d'éléments qui n'aient déjà été puliés ailleurs et leur assemblage eut mérité une présentation plus scientifique.

On peut cependant espérer que ce squelette de grammaire élamite sera utile aux assyriologues désireux de s'initier aux particularités de cette langue et permettra aux futurs étudiants d'aborder l'étude de l'élamite avec un instrument utile mais complexe pour les débutants.

GRAZIA GIOVINAZZO

תיבת מרקה, «והיא אסופת מדרשים שומרונים יוצאת לאור מקור», תרגרום, ופרוש ע״י דאב בן חיים, האקדמיה הלאומית הישראלית למדעים, ד׳ v · 411. ירושלים, תשמ״ח·

Tibat Marqe, *A Collection of Samaritan Midrashim*. Edited, Translated and Annotated by Z. Ben Hayym. Publication of the Israel Academy of Science and Humanities, Jerusalem 1988, 411 + v pp.

Dans mon *The last decade in Samaritan Studies* paru dans le volume *The Samaritans* par Alan Crown (le «remake» du livre du Montgomery désormais dépassé), comme illustration de la situation générale, j'ai eu le loisir de dire que l'état de ces études, c'est–à–dire l'édition de textes samaritains, connaît une croissance extraordinaire.

Nous sommes arrivés au but que nous nous étions fixé avec des éditions qui peuvent être considérés «definitives».

Aujourd'hui, avec cette oeuvre, nous nous trouvons devant une autre édition définitive: celle d'une oeuvre fondamentale sur les Samaritains, qui malheureusement avait été mal publiée par Macdonald en 1963, et par «mal» on doit entendre l'étrange comportement de l'auteur qui avait bâti son texte, pourtant valable, en choisissant celle qu'il pensait être la meilleure de toutes les possibilités offertes par les manuscrits; ce qui est là un comportement, si j'ose dire, bien «oriental».

Nous disposons aujourd'hui du texte araméen et de la traduction hébraïque de ce volume si important, rédigés de la façon la plus scientifique possible. En le joignant à celui de Macdonald, nous arrivons à faire un «en plein». Pour le chercheur, il y aura donc la traduction hébraïque et, pour l'amateur, celle en anglais de Macdonald. A propos d'amateurs, je me demandais souvent, quand j'étais jeune, pourquoi plusieurs auteurs arrivaient à citer, dans le texte original, de morceaux du Talmud comme s'il s'agissait de leur langue tandis que moi, j'avais tellement de peine à comprendre. Puis, un jour, il m'est échappé un *Ach so* classique quand je me suis aperçu qu'il lisaient en anglais, ou en allemand, puis citaient en araméen. Méthode facile, n'est–ce pas?

L'auteur de cette édition a préféré changer le titre de l'oeuvre: du très connu MEMAR MARQA il est passé à TIBAT MARQE. Alors que MEMAR vient tout naturellement comme «Paroles de...» – c'est le mot employé en hébreu moderne pour n'importe quel article – TIBAT MARQE s fonde sur le jeu sémantique de «panier», «boîte», qui devient par la suite «parole de...» et, pa conséquent, «traité sur».

Ce vieux titre, réutilisé par Ben Hayyim, veut donc signifier qu'il s'agit bien là de l'ensembl des paroles attribuées à MARQE, mises dans un «panier», dans une «boîte», déposées dans u certain lieu qui pourrait bien être la synagogue samaritaine de Damas.

Pour celui qui n'est pas versé en ces connaissances, je dirais qu'il s'agit ici de six volume qui traitent d'une exégèse du texte biblique et qui renvoient, de plus, à un intéressant niveau d la langue araméenne. Il va sans dire que la préface de Ben Hayyim est, à elle seule, un véritable traité

S'il est vrai que les remerciements font plaisir à tout le monde, cela est bien vrai tant pou moi que pour Paolo Sacchi, tout au début du livre. Et tout cela parce que Ben Hayyim, par c moyen, a trouvé et utilisé des bribes du manuscrit principal conservé parmi les papiers du gran Kahle, dans la bibliothèque qui porte son nom, à Turin.

La dédicace de l'oeuvre faite au frère de l'auteur, Abraham Yehosuah, fils de R. Hayyi et Bluma Goldman, disparu au lager de Trzebinia en 1943, nous apparaît à la fois triste et consola trice par son eternel avertissement.

SERGIO NOJA

Арабские Рукописи. Института востокобевсдения Академий НАУК СССР. Краткий ката лог. Част 1 Каталог, с 528. Част 2 Указатели и приложсние, с 336. Москва 1986.

Les Manuscrits Arabes de l'Institut Oriental de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S. Br catalogue. Première partie: catalogue, 528 pages. Deuxième partie: index et reproductio 336 pages, Moscou 1986.

La collection des manuscrits arabes de Léningrad n'est pas si ancienne qu'on pourrait le croir Il suffit de penser que, pendant que l'on bâtissait la Bibliothèque de Ambrosiana de Milan, l Moscovites se battaient encore avec les Tartares pour réaliser l'Etat russe. C'est seulement en 181 qu'eut lieu la fondation du Musée Asiatique de l'Académie des Sciences. Et c'est ici que fure réunis les manuscrits apportés par des orientalistes russes et aussi par des diplomates ou bien d voyageurs militaires et des fonctionnaires civils. On organisa aussi des expéditions dans le b d'acquérir d'autres manuscrits dans les marchés orientaux.

Après la révolution d'Octobre, plusieurs collections appartenant à d'autres institutions Saint–Pétersbourg (Le Palais d'Hiver, la Bibliothèque de l'ancien Bureau d'Etudes du Ministè l'ancien Bureau des Affaires Etrangères) furent envoyées au Musée Asiatique.

A tout ce matériel s'ajouta ensuite une collection de manuscrits (à peu près 1500) achet dans les années 30 par une expédition spéciale de l'Académie des Sciences.

Ces deux volumes représentent la mise en catalogue complète des manuscrits arabes (dix mille qui constituent seulement une partie des collections des manuscrits islamiques. Le contenu de c manuscrits se réfère à tous les domaines du savoir: on part du Coran, éternel premier, et des recue de Hadit, éternels seconds, pour arriver à la littérature arabo–chrétienne (les manuscri arabo–chrétiens sont au nombre de 178), tout en passant par la dogmatique et le sufisme, jusq – dulcis in fundo – à la musique et à la gastronomie où l'on remarque un traité dédié à des rec tes que j'imagine succulentes.